



Intervention de Philippe Lazar, Ancien Directeur de l'Inserm, lors de la séance introductive du 25^e Congrès de l'Amcsti (2007) : « Culture scientifique et recherche »

Quel sens convient-il de donner à ces deux objets sociétaux, abstraits, qu'évoquent les mots *culture* et *recherche scientifique* ? Il faut commencer par le préciser si l'on veut aborder avec fruit ce que recouvre la conjonction de coordination « et » qui les associe dans le titre même de ce 25^{ème} congrès de l'AMCSTI.

Se cultiver

Qu'est-ce d'abord qu'une *culture* (nous sommes là à une échelle collective), et qu'est-ce qu'un *être cultivé* (à l'échelle individuelle cette fois) ?

Je me lance : une culture (au sens le plus général du terme) est un processus social d'échanges qui permet des rapprochements, des complicités, des courts-circuits – en d'autres termes qui prend appui sur et met en relief des *voisinages*. Pour ceux que la terminologie mathématique ne rebute pas – rassurez-vous, nous resterons à un niveau très accessible ! – je vais exprimer cette idée de façon plus synthétique. Vous avez tous entendu parler des « ensembles ». Dans un ensemble, on peut introduire des « distances » entre les « objets » qui le composent : ils peuvent être plus ou moins « proches », et cela de multiples points de vue. Établir un jeu spécifique de distances entre les objets d'un ensemble, c'est, disent les mathématiciens, « mettre une topologie sur cet ensemble ». Usant de cette terminologie, on peut dire qu'une culture n'est autre qu'une *topologie sur l'ensemble (ou encore sur l'espace) des échanges entre les hommes* ; et que toutes les cultures sont des topologies (différentes) sur ce même espace.

Qu'est-ce dès lors qu'un être cultivé ? C'est quelqu'un que ses conditions de vie, de formation, d'épanouissement mettent en situation d'être partie prenante de *plusieurs* cultures. D'où, soulignons-le, une impérieuse responsabilité sociale et politique : donner à chacun, en luttant contre les inégalités voire les exclusions en la matière, toutes ses chances d'accéder à cette diversité de cultures ; permettre à tous ceux qui le souhaitent (et qu'on peut aider à le souhaiter) de s'acculturer aux cultures de leur choix et en particulier à cette culture spécifique qu'on appelle la culture scientifique, technique et industrielle.

Les trois piliers de la gestion des connaissances

La recherche scientifique (c'est-à-dire la modification consciente, raisonnée, rationnelle, du stock mondial - en évolution ultra rapide on le sait - des connaissances disponibles) est, quant à elle, l'institutionnalisation de démarches individuelles et collectives spécifiques qui constituent l'un (mais seulement l'un) des trois piliers fondamentaux de la gestion des connaissances par nos sociétés.

Ces trois formes complémentaires d'organisation de la quête et de l'utilisation des savoirs correspondent à trois besoins différents des sociétés humaines, quelles qu'elles soient. Elles ne sont pas nécessairement l'œuvre des mêmes institutions ou des mêmes acteurs (et cela même si elles sont étroitement interdépendantes) et elles ne devraient surtout pas être hiérarchisées. Les deux

autres piliers que la recherche concernent la façon dont on peut utiliser les connaissances acquises : pour agir et pour transmettre, et je voudrais en dire juste un mot au passage, avant que de revenir à la recherche. Détecter en permanence, rassembler, comprendre, trier, restructurer les connaissances existantes pour s'en servir : ce sont des activités tout aussi « nobles » que d'acquérir des connaissances nouvelles, et elles devraient être mieux identifiées, reconnues et valorisées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Elles concernent des domaines aussi cruciaux pour l'avenir d'un pays que l'ingénierie des savoirs au service des entreprises et des services ou l'enseignement supérieur dispensé par les universités et les grandes écoles.

Une activité complexe et ésotérique

La recherche scientifique à proprement parler – le domaine spécifique de réflexion que l'AMCSTI a cette année choisi - se situe nécessairement, elle, à l'échelle planétaire : aucun protectionnisme ne saurait la mettre à l'abri des compétitions qu'elle suscite. Et osons le dire : elle ne saurait être mise à portée de tous. Dans « *La vitesse de l'ombre* », le très stimulant livre que vient de publier Jean-Marc Lévy-Leblond¹, l'auteur cite une très jolie anecdote relative au physicien Richard Feynman. Je résume : Feynman vient de recevoir le Prix Nobel. Le lendemain il prend un taxi, le chauffeur le reconnaît et lui avoue ne rien avoir compris à ce qu'il a dit de ses travaux à la radio. Feynman commence à s'excuser, le chauffeur l'interrompt pour lui dire : « Ne vous bilez pas, si ce que vous avez fait pouvait se raconter en cinq minutes, ça ne mériterait pas le Nobel ! ». Mieux qu'un long discours, cette anecdote dit l'essentiel : il faut être conscient de la difficulté intrinsèque d'entrer dans le « voisinage rapproché » d'un chercheur. Mais si l'on admet qu'on peut s'en rapprocher *plus ou moins*, si l'on admet donc que « se rapprocher » ne signifie en aucune manière « s'identifier », on comprend bien en quoi une « culture » scientifique peut être définie comme un ensemble de *voisinages* de la recherche, comme une *topologie* de la nature de celles que j'évoquais à l'instant.

Notons au passage que cette situation se transpose quasiment à l'identique vis-à-vis de n'importe quel type de création. « *Les poètes sont les phares de l'humanité* » disait Hugo. Pour la plupart d'entre nous, nous ne sommes ni poètes, ni peintres, ni sculpteurs, ni metteurs en scène, ni écrivains : ces fonctions, nous acceptons parfaitement de les *déléguer*, de fait, à certains de nos concitoyens, selon des procédures spécifiques, et nous n'avons nullement l'ambition de nous substituer à eux ni même de « tout comprendre » de ce qu'il font (pensons aux difficultés d'accès à la musique « moderne » ou à certaines formes de peinture « abstraite », etc.).

L'intervention de la société

Sur la base de la clarification conceptuelle que permet le rapprochement des concepts de « culture » et de « recherche scientifique », on peut se poser toute une série de questions. J'en évoquerai très brièvement trois.

- *La recherche publique doit-elle être « l'affaire du public »* (entendons : d'un public qui devrait « décider » en la matière, comme le souhaitait naguère un éminent sociologue dans un surprenant article publié par Le Monde en 2004) ? Oui bien sûr... si l'on veut revenir à Lyssenko, au petit livre rouge, à la gouvernance étatique de la création, au Parti qui décide de ce qui est bon pour le peuple en matière d'art et de science. Sinon, il vaut mieux que le public reste, plus modestement et de façon plus réaliste, dans le « voisinage » de la recherche...
- *La recherche doit-elle pour autant se développer en dehors de tout contrôle ?* Évidemment non ! Elle est soumise à des jugements scientifiques récurrents (le « jugement des pairs »), à des règles déontologiques (le droit commun et les règles de bonne pratique), à des choix « politiques » (son budget, ses grandes orientations, etc.). Ses avancées soulèvent des problèmes d'éthique – des conflits de valeur – qui engagent des réflexions et parfois des décisions majeures (les lois de bioéthique) conditionnant son évolution effective.
- *La recherche n'est-elle au fond qu'un instrument privilégié au mains du fameux « lobby militaro-industriel » ?* On ne peut nier que ledit lobby soit aux aguets de tous les

¹ Le Seuil, Paris, 2006

développements scientifiques et techniques pouvant conduire à de nouveaux profits et/ou à de nouvelles armes. Mais cette attitude n'est en rien spécifique du domaine de la recherche même si celle-ci, compte tenu de son potentiel d'innovation, « bénéficie » d'un regard particulièrement attentif dudit lobby. Elle a cours vis-à-vis de toutes les activités humaines ; il s'agit là d'un problème général, d'ordre politique, et qui doit être traité en tant que tel.

Pour une éthique de la connaissance²

Il y a cent cinquante ans, on ignorait tout des micro-organismes et les femmes mouraient en couches de fièvres puerpérales parce que les accoucheurs ne se lavaient pas les mains après avoir pratiqué des autopsies sur des parturientes elles-mêmes atteintes de telles pathologies. J'aimerais – à l'image de ce que disait Hubert Curien peu avant sa disparition – revenir dans un millénaire, juste pour quelques minutes, simplement pour savoir ce que nous ignorons aujourd'hui d'aussi massif et que la recherche nous permettra sans doute de découvrir demain. Osons donc réhabiliter auprès du public l'idée de progrès scientifique ! C'est là de surcroît un élément fondateur de la laïcisation de la société, si l'on veut bien comprendre cette expression dans son sens péri-culturel et pas seulement périculturel : l'approche laïque de la connaissance ne se donne aucune autre borne (en dehors, est-il besoin de le souligner, du respect scrupuleux des règles déontologiques déjà évoquées) que celle des limites de notre intelligence et ainsi, libre de toute contrainte, elle peut offrir cette connaissance en partage à toutes les cultures.

² Expression empruntée à Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris, Le Seuil, 1970.

